

Études littéraires africaines

NGANANG (Patrice), *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*. Paris : Éditions Homnisphères, coll. Latitudes Noires, 2007, 311 p. – ISBN 2-915129-27-4



Kusum Aggarwal

Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035241ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035241ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aggarwal, K. (2008). Compte rendu de [NGANANG (Patrice), *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*. Paris : Éditions Homnisphères, coll. Latitudes Noires, 2007, 311 p. – ISBN 2-915129-27-4]. *Études littéraires africaines*, (25), 82–83. <https://doi.org/10.7202/1035241ar>

méthodes critiques et sur la singularité de l'écriture féminine (féministe) africaine.

■ Sylvère MBONDOBARI

NGANANG (PATRICE), *MANIFESTE D'UNE NOUVELLE LITTÉRATURE AFRICAINE. POUR UNE ÉCRITURE PRÉEMPTIVE*. PARIS : ÉDITIONS HOMNISPHÈRES, COLL. LATITUDES NOIRES, 2007, 311 p. – ISBN 2-915129-27-4.

Cet ouvrage s'inscrit dans une nouvelle étape de la réflexion sur la littérature africaine, et a pour objectif de la repenser en relation avec les conditions qui la définissent aujourd'hui. Patrice Nganang, spécialiste de littérature comparée, avec une thèse sur l'œuvre de Brecht et de Soyinka, mais plus connu en tant que romancier et poète, estime qu'il n'est plus possible aujourd'hui, après le génocide de 1994 au Rwanda, de concevoir l'Afrique et la littérature africaine selon les critères en vigueur dans le passé. Cet événement majeur a totalement bouleversé, à son sens, l'ordre de la pensée africaine pour deux principales raisons : historique d'abord, car paradoxalement il signe l'acte de naissance du sujet africain qui accède à sa souveraineté d'acteur social, ne serait-ce que pour « dicter qui peut vivre et qui doit mourir », selon les termes d'A. Mbembe (p. 47) ; épistémologique ensuite dans la mesure où, en tant que « rupture paradigmatique avec deux cents ans de pensée africaine, africaniste et africanisante qui longtemps ont entendu "l'Africain" comme quelqu'un de particulier, d'extraordinaire, il est l'entrée fracassante de celui-ci dans l'humanité simple » (p. 30). En somme, selon l'argumentation de l'écrivain camerounais, il est temps de libérer la littérature africaine de la domination de la dialectique sartrienne ainsi que de la perspective éminemment discursive et textuelle développée par Mudimbe qui a réduit, croit-il, la pensée africaine à une relecture de la bibliothèque coloniale.

Cette recherche le conduit ainsi à parcourir les philosophes allemands, notamment Adorno et Hegel, pour affiner le concept de « principe dissident » qu'il avait exposé dans un essai précédent (*Le Principe dissident*. Yaoundé : Interlignes, 2005) et qui selon lui « fait l'œuvre d'art commercer avec l'absolu, avec la vérité, avec l'idée, et ainsi plonger dans le tumulte de l'histoire, mais en même temps nier celle-ci pour s'élever dans l'envol d'un oiseau libéré » (p. 68). Ainsi, l'affirmation de l'autonomie de l'œuvre littéraire, porteuse de l'indépendance d'esprit de son créateur, n'implique pas pour autant une rupture avec le présent.

Au contraire, avec le génocide, le quotidien s'installe au cœur du projet littéraire ; il provoque l'avènement d'une nouvelle imagination avec pour tâche de témoigner des horreurs de cette tragédie humaine et du cycle infernal de la violence. Toutefois, cette nouvelle écriture revendique de nouveaux modèles et se situe ainsi dans la filiation d'une « trinité originaire » dont l'œuvre était animée d'une « sorte de prévision littéraire » (p. 194) : Soyinka dans la mesure où il fait voir, à travers la figure mythique d'Ogun, « l'unicité humaine dans la tragédie » (p. 135) ; Césaire pour avoir assuré l'inscription de l'écriture dans le moment historique de la traite négrière en élaborant une

« esthétique du cri » ; et Tutuola qui a montré qu'« une inscription de l'imagination dans l'espace d'une tragédie ne peut qu'être suivie par une transformation radicale du langage » (p. 192).

Cet essai, à portée à la fois critique et philosophique, vient donc à temps. Il mérite toute notre attention car il contribue non seulement à démystifier la littérature africaine, mais ouvre également les possibilités d'une lecture qui privilégie enfin les textes à proprement parler, les soustrayant ainsi à des catégories globalisantes telles la postmodernité ou le postcolonialisme qui ont tendance à les enfermer dans une logique identitaire ou culturelle. Bref, faisant écho à de nombreux écrivains et critiques africains, P. Nganang revendique encore pour l'œuvre littéraire africaine le droit d'être en elle-même et pour elle-même.

■ Kusum AGGARWAL

ROUSSOS (KATHERINE), *DÉCOLONISER L'IMAGINAIRE. DU RÉALISME MAGIQUE CHEZ MARYSE CONDÉ, SYLVIE GERMAIN ET MARIE NDIAYE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. BIBLIOTHÈQUE DU FÉMINISME, 2007, 258 P. – ISBN 978-2-296-04224-7.

Cet ouvrage s'inscrit dans la mouvance critique la plus en vogue de la littérature mondiale : le « réalisme magique » a été présenté outre-Atlantique il y a une douzaine d'années comme « le genre postcolonial par excellence » de la *world literature*. Afin d'inclure dans une telle constellation les trois romancières francophones évoquées dans le sous-titre, K. Roussos s'attache à justifier leur réunion sur la base d'une redéfinition du label « réalisme magique ». Selon elle, c'est un « langage de la subversion » (première partie), un « genre littéraire qui encourage les victimes du (néo)colonialisme à s'affranchir, en prônant la réintégration d'une vision du monde que l'Occident discrédite par son ignorance volontaire » (p. 9), « un genre littéraire dans lequel l'intrusion du surnaturel sert à déstabiliser la réalité quotidienne, afin de créer un discours subversif » (p. 30). La subversion dont il est plus particulièrement question ici est celle du féminisme et K. Roussos peut affirmer avec raison que son ouvrage est la première étude consacrée au lien entre féminisme et réalisme magique – du moins en France. Ceci établi, ni la défense de la thèse ni son illustration ne me paraissent convaincantes.

Considérer le réalisme magique comme « un genre littéraire d'Amérique latine, né de la rébellion contre l'oppression colonisatrice » (quatrième de couverture) est selon moi le résultat d'une récupération et d'une confusion : récupération d'une appellation séduisante d'origine européenne qui n'avait rien à voir avec l'Amérique latine ou le colonialisme ; et confusion héritée de la discussion sans fin au sein de la critique latino-américaine autour des notions concurrentes de « *realismo mágico* » et de « *real maravilloso* ». K. Roussos a choisi de se référer surtout à la définition du réalisme magique offerte par Wendy Faris (W. Faris et L.P. Zamora, *Magical Realism : Theory, History, Community*. Duke University Press, 1995). Celle d'Amaryll Chanady (*Magical Realism and the Fantastic*. New York : Garland Publishing, 1985) avait l'avan-